

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13
FAX (1) 43.31.19.83
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1548 - 13 décembre 1990 - 8 F

D 1548 NICARAGUA: LES CHRÉTIENS SOCIAUX ET LA CRISE DU SOCIALISME

Les chrétiens nicaraguayens favorables au régime sandiniste sont sous le choc de deux événements politiques importants: la perte du pouvoir par le gouvernement sandiniste aux élections de février 1990 (cf. DIAL D 1479), et l'effondrement des régimes communistes de l'Europe de l'Est. Il y a deux ans, ce groupe de chrétiens avait amorcé une première réflexion critique (cf. DIAL D 1289). La réflexion à laquelle il se livre aujourd'hui va beaucoup plus loin en raison du changement radical de contexte politique.

Dans leur lettre pastorale de novembre 1979 sur "l'engagement chrétien pour un Nicaragua nouveau" (cf. DIAL D 589), les évêques nicaraguayens avaient ouvertement invité les chrétiens à "ne pas laisser passer (...) cette occasion, exigeante certes mais unique, de concrétiser le choix prioritaire des pauvres". Onze années plus tard, ces chrétiens déclarent que "le prétendu triomphe du capitalisme" ne rend aucunement caducs ni "l'impératif évangélique" du "choix des pauvres" ni la nécessité d'une "utopie politique" seule susceptible de le concrétiser socialement.

Ci-dessous texte du 16 novembre 1990 signé par 148 prêtres, religieux et religieuses et par 233 animateurs laïcs de communautés chrétiennes au Nicaragua.

Note DIAL

POUR RENDRE COMPTE DE L'ESPÉRANCE QUI EST EN NOUS Lettre d'encouragement à notre peuple

Nous, soussignés chrétiens nicaraguayens, nous appliquons à interpréter à la lumière de la foi les événements historiques récents. Au cours des derniers mois nous nous sommes adonnés assidûment à la réflexion et à la prière. Aujourd'hui nous avons résolu de partager modestement avec vous le fruit de notre recherche, dans l'espoir que cette méditation sereine faite dans la foi, vous aide à découvrir vous aussi la volonté de Dieu sur nous tous en ce moment de l'histoire.

Au cours des derniers mois la situation mondiale a profondément changé. Le mur de Berlin est tombé. Le bloc socialiste de l'Europe de l'Est s'est effondré. Le temps de la guerre froide est passé. Le système capitaliste s'affiche comme "trionphateur".

Au Nicaragua également, après les élections du 25 février 1990, nous avons vécu des changements substantiels. Un nouveau gouvernement a pris le pouvoir sous le signe de l'entreprise privée et du néolibéralisme.

Cette situation est connue de tous, aussi n'allons-nous pas nous attarder davantage à sa description.

1. Réflexions sur la situation

Dans notre réflexion personnelle ou communautaire il est évident que de graves questions se sont posées à chacun d'entre nous:

- Est-ce la fin de toute possibilité d'une issue socialiste? Est-ce qu'avec la crise de l'Est européen il n'y a plus de chemin possible vers le socialisme?

- Par ailleurs, qu'advient-il de la révolution nicaraguayenne? Devrons-nous apprendre, dans la résignation, à vivre avec l'Empire? L'heure est-elle passée des révolutions anti-impérialistes?

- Et aussi: l'Eglise des pauvres dans laquelle nous avons vécu en grande espérance notre foi et notre marche à la suite de Jésus, est-ce une aventure impossible?

Nous allons essayer de répondre à ces questions.

a) Au plan mondial, la crise du socialisme

Il est pour nous étrange d'entendre dire que le premier monde interprète la crise de l'Est européen comme étant le "triomphe du capitalisme" car ici, dans le tiers monde, ce dont nous faisons l'expérience séculaire c'est l'échec du "capitalisme réel", l'humiliation et la mort des masses. On nous force à rester attelés à l'échec du capitalisme: la décennie des années quatre-vingts est unanimement qualifiée de "décennie perdue", qui nous a ramenés vingt ans en arrière. Nous ne voyons nulle part le "triomphe du capitalisme" quand, du Rio Grande del Norte à la Patagonie, la situation empire jour après jour et nous fait côtoyer l'explosion sociale. Pour en rester à notre Amérique centrale, nous posons la question: le capitalisme a-t-il triomphé en El Salvador, là où les gouvernements ont reçu le soutien des Etats-Unis? A-t-il triomphé au Guatemala, là où le peuple est aujourd'hui dans une situation pire que jamais et réduit au silence comme jamais?

Vu de notre Amérique latine où - conformément aux données de la Commission économique pour l'Amérique latine (CEPAL) de juillet dernier - plus de 183 millions de Latino-Américains (44% de la population) vivent en état de pauvreté, dont 88 millions (plus d'un sur cinq Latino-Américains) dans l'indigence ou pauvreté extrême, nous ne pouvons ignorer que le socialisme, en dépit de toutes ses déficiences, a gagné la révolution contre la famine et a répondu aux besoins de base des masses, même si, par ailleurs, il n'a pas su s'ouvrir à la révolution des libertés.

C'est vrai que le capitalisme fait croître l'économie des puissants, mais c'est au prix de pauvres rendus plus pauvres. Les interventions continues du capitalisme international (Fonds monétaire international, Banque mondiale, Banque interaméricaine de développement, etc.) dans nos pays avec leurs fameux "ajustements" ne font qu'imposer à nos peuples latino-américains leur logique néolibérale égoïste: donner à une minorité la possibilité de créer des entreprises compétitives et lucratives, tout en imposant aux masses de renoncer à la satisfaction de leurs besoins de base.

Et on entend justifier tout cela sous l'étiquette de la "démocratie". Comme si la démocratie se réduisait au marché libre. Comme s'il n'y avait pas de salut en dehors des mesures économiques et politiques néo-libérales. Comme si la "démocratie" ne signifiait pas "gouvernement du peuple". Pour notre part, dans le tiers monde, nous voyons chaque jour plus clairement que, avec ou sans façade démocratique, le capitalisme est ennemi des pauvres et profondément antidémocratique.

Nous avons le droit de rêver d'un monde autre que celui qu'on veut nous imposer. Nous avons le devoir de rêver et de chercher à le faire devenir réalité. Ce n'est pas le socialisme qui est fini, c'est une de ses formes (un modèle imposé de l'extérieur, édifié du haut vers le bas, autoritaire, non respectueux des libertés, etc.). Nous n'avons jamais considéré cette forme de socialisme comme un modèle pour nous. En ce sens, nous sommes heureux que les peuples de l'Est européen aient franchi une

étape vers de nouvelles formes de liberté. Nous pensons aussi que l'histoire reste ouverte à des formes nouvelles de socialisme.

b) Au plan nicaraguayen, la crise de la révolution

Certains interprètent le résultat des élections du 25 février au Nicaragua comme la fin de la révolution, comme la fin du projet des pauvres, comme l'heure de la résignation devant l'Empire et le prétendu triomphe du capitalisme. Que faut-il en penser?

Le 25 février n'a pas été un 19 juillet à l'envers (1): cela n'a pas été la défaite de la révolution, mais l'affermissement du choix démocratique fait par le peuple après la victoire sur la dictature. Le 25 avril (2) a marqué la consécration du caractère démocratique de la révolution. C'était la première fois qu'un président nicaraguayen remettait le drapeau présidentiel à un autre selon une procédure constitutionnelle et démocratique.

Pour nous il est clair que la révolution n'a pas échoué: elle a été étouffée. Nous n'avons pas eu une seule année de paix pour la reconstruction. Ce furent dix années de guerre fomentée par le pays le plus puissant de la terre, dix années de blocus commercial, de pressions économiques, de guerre idéologique et religieuse... Il n'a aucunement été démontré - pour tout observateur honnête - que cette révolution était en soi inviable; simplement "on n'a pas laissé s'accomplir" cette révolution. Le pays le plus fort de la terre et de nombreuses institutions religieuses se sont coalisés avec la bourgeoisie nationale et internationale pour harceler jusqu'à épuisement - par le sang, par la famine et par la satanisation - le projet des pauvres.

Nombre de ceux qui ont voté le 25 février en faveur du choix contre-révolutionnaire avaient été, dans les années antérieures, des révolutionnaires enthousiastes. Peut-être cet enthousiasme ne correspondait-il pas à une conviction profonde. La guerre d'agression, la famine imposée et la satanisation religieuse ont réussi à les faire changer d'avis. Nous comprenons parfaitement la situation désespérée de beaucoup de Nicaraguayens. Nous ne sommes pas tous de la trempe des héros. Nous rappelons cependant qu'en dépit de tout, le choix partisan le plus important et le plus solide a été le choix révolutionnaire.

En toute hypothèse, au vu des résultats électoraux, ce sont les pauvres et tous ceux qui avaient fait avec eux une alliance d'espoir et de combat, qui ont perdu le gouvernement au Nicaragua. Avec les pauvres nous aurons désormais à exercer notre "pouvoir populaire" à partir d'en bas. Dans une démocratie au minimum vraie, en effet, tous ont un rôle à jouer et un droit à participer, que ce soit à partir du haut ou à partir d'en bas. Etre démocrate suppose la volonté de participation et la liberté de participation.

Etre démocrate ne veut pas dire se laisser asservir par les mesures antipopulaires du nouveau gouvernement: baisse du pouvoir d'achat des salaires, licenciements massifs, chômage, restitution d'exploitations à des propriétaires terriens et à des oligarchies somozistes, privatisation des entreprises d'Etat au profit des puissants, coupes draconiennes dans le budget des prestations sociales... Ces mesures s'inscrivent dans l'avalanche qui s'abat sur notre continent de la part du capital contre le travail, du Nord contre le Sud, des puissants contre les faibles, de l'Empire contre les peuples.

Les changements effectués au cours des dix années passées sont menacés, mais ils sont encore là: la réforme agraire, la Constitution, l'Etat de droit, l'accès des plus pauvres à l'éducation et à l'université, la gestion plus participative de la culture, la croissance des mouvements populaires, la prise de conscience du peuple,

[1] 19 juillet 1979, victoire des sandinistes sur Somoza (NdT).

[2] 25 avril 1990, passation des pouvoirs présidentiels à Mme Violeta Chamorro (NdT).

Le sens de sa dignité... Ce qui a été juste reste juste. Ce que nous avons conquis doit être défendu. Le combat continue.

Dix années exceptionnelles ont pris fin. Le fait que le gouvernement soit à nouveau aux mains de la bourgeoisie n'est pas une raison pour se décourager. Notre peuple est rentré dans l'opposition, comme le sont et l'ont été pratiquement tous les peuples d'Amérique durant toutes ces années.

2. Perception dans la foi de ce moment de l'histoire

Deux systèmes et deux conceptions du monde s'opposent. Il est important de comprendre la bataille qui se livre.

Le capitalisme repose sur l'égoïsme individuel (selon ses propres pères fondateurs) et sur la civilisation de la violence (la survie du plus fort). C'est pourquoi les puissants se sentent à l'aise dans ce système et demandent une totale "liberté" de mouvement. Qu'il n'y ait pas d'autre loi que celle de la jungle ("sauve qui peut"): le marché libre du travail, la libre entreprise, la libre concurrence, le libéralisme, le néolibéralisme... Il est logique que, dans la jungle des égoïsmes, le gros poisson dévore le petit. Les riches deviennent toujours plus riches au prix de pauvres toujours plus pauvres. Les 183 millions de Latino-Américains plongés dans la pauvreté sont le fruit de ce système social.

Le socialisme est la tentative de changement de ce système en une société juste et solidaire. Cela ne peut se faire que par la limitation des abus de la "liberté". La liberté de chacun s'arrête où commence celle des autres. Le socialisme interdit la liberté de voler (même si c'est en gants blancs), d'exploiter, de déposséder les petits, d'accaparer de façon immodérée. Logiquement, dans une société ainsi réglementée, il y a davantage de justice. Il y a aussi moins d'attrait pour l'égoïsme individuel: il n'est plus si facile de voler, d'exploiter, de déposséder, d'accaparer, d'exclure... Les puissants ne s'y sentent plus à l'aise. Ils prétextent qu'il n'y a plus de "liberté". Ils disent qu'il faut "libéraliser", "assouplir", "privatiser" l'économie.

Il est évident qu'un projet de type socialiste ne peut aller de l'avant que grâce à une mystique (qu'elle soit d'ordre éthique, politique ou religieux), étant donné qu'il ne peut plus compter sur l'attrait de l'égoïsme individuel. Il est spontanément plus "motivant" de s'occuper de la propriété individuelle plutôt que de la propriété collective; de travailler pour soi plutôt que pour la communauté; de se tourner sur soi plutôt que vers le bien commun. Personne ne naît avec un coeur "socialiste". L'égoïsme est, pour nous tous, plus facile. C'est en partie cela le péché originel. Ce n'est donc que par un rude effort de dépassement que nous parvenons à être des hommes nouveaux.

Aussi pour nous, du point de vue de la foi, capitalisme et socialisme ne sont-ils pas simplement deux systèmes socio-économiques équivalents en soi, qu'il ne faudrait juger qu'en fonction de leur rendement économique. Le premier joue sur la complicité facile de l'égoïsme et de la violence. Le second représente précisément l'édification laborieuse de l'homme nouveau. C'est pourquoi nous ne sommes ni scandalisés ni déçus par les résistances et les difficultés qui surgissent sur sa route.

Tout cela n'est pas synonyme de refus des failles réelles, des péchés commis dans la construction du socialisme. Dans le cas de l'Europe de l'Est la chose est désormais parfaitement claire. La bureaucratie, le désintérêt, l'autoritarisme, le dogmatisme, la rigidité, le manque de créativité, la peur de la liberté, l'absence d'une saine concurrence sociale, la corruption, l'inefficacité sont autant de démonstrations de l'échec de la formule concrète du socialisme de l'Est européen.

Cependant le problème de fond demeure: celui de la mystique. La crise de l'Est européen montre à l'évidence que tout projet socialisant, comme forme pratique d'édition sociale de la fraternité, sera toujours difficile, plus difficile que le projet égoïste du capitalisme. La crise que nous traversons actuellement montre que l'humanité n'est pas encore mûre pour l'organisation de la société dans un sens vraiment fraternel. L'égoïsme comme moteur social reste encore le plus fort. Il faudra un mûrissement accru de la conscience sociale. C'est bien pourquoi nous ne devons pas nous étonner des résistances rencontrées sur la route, ni de l'opposition de l'impérialisme à la libération des peuples.

Concrètement, pour ce qui est du harcèlement de notre révolution nicaraguayenne, il importe de constater qu'en cette fin de 20^{ème} siècle, le droit de la force l'emporte encore sur la force du droit. Les puissants du monde capitaliste international ne sont nullement disposés à tolérer qu'un pays, aussi petit soit-il comme est le nôtre, puisse échapper à son filet.

Mais cela ne signifie pas que nous soyons arrivés à "la fin de l'histoire" (3). L'humanité n'est pas encore arrivée à maturité. Il reste beaucoup à faire. Ce serait plus commode s'il n'y avait plus de résistances et que tout avance sans difficultés. Il est aujourd'hui plus facile de penser qu'il n'y a pas d'issue et de s'avouer vaincu. La vérité - celle qui nous rend libres (Jn 8,32), c'est qu'il est du devoir de tout homme et de toute femme bien nés de se battre pour le dépassement du système social bâti sur l'égoïsme et la violence. Dans la foi, nous ne pourrions jamais accepter que le capitalisme constitue le dernier mot en la matière, "la fin de l'histoire". L'accepter ce serait renoncer à l'utopie du Royaume (Is 11,6-9) et nier que Dieu est le Seigneur de l'histoire (1 Co 15,25-28 ; Ap 1,8; 21, 6-8). Il ne faudra plus insister sur des chemins qui se sont révélés impraticables. Il faudra inventer des chemins nouveaux. Mais l'idéal - l'utopie - continue devant nous. Nous devons aller de l'avant. Avec une espérance sans faille.

Les valeurs de l'Évangile inspirent notre action et nous soutiennent dans ce combat. La parole de Dieu confirme les croyants, avec de nouveaux motifs, dans le fait que tous les hommes sont égaux en dignité et appelés à vivre en frères, ce qui rend intolérable l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation de certains peuples par d'autres peuples.

A la lumière de l'Évangile, le capitalisme est pour nous intrinsèquement mauvais car il est l'égoïsme socialement institutionnalisé, l'idolâtrie publique du profit pour le profit, la reconnaissance officielle de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'esclavage de la majorité mise sous le joug de l'intérêt et de la prospérité de la minorité.

A la lumière de l'Évangile, le capitalisme est également intrinsèquement mauvais parce que tous les peuples sont frères et aucun d'eux n'a à dominer et à exploiter les autres; parce qu'ils ont tous droit à vivre libres et souverains, dans l'autodétermination et dans la dignité; parce que les plus petits sont en droit d'être plus scrupuleusement respectés et favorisés.

A la lumière de l'Évangile, le dépassement du capitalisme et de l'impérialisme est pour nous la volonté de Dieu, l'élément essentiel de son dessein créateur de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle où réside la justice (2 P 3,13; Ap 21,1; Is 65, 17 ss; 66,22).

Le choix des pauvres a un fondement théologique. C'est Dieu lui-même qui choisit les pauvres en tant qu'individus, minorités, classes ou peuples. En chacun de ses "frères les plus petits" (Mt 25,40), le Seigneur continue de nous juger. C'est un impératif évangélique que de choisir les pauvres. Parce que nous voulons imiter Dieu qui nous a aimés le premier, qui a fait le choix des pauvres et qui s'est fait pauvre

(3) Allusion à la thèse du professeur nord-américain Francis Fukuyama en juillet 1989 (NdT). D 1548-5

en Jésus. Et parce que nous voulons faire nôtre le choix de Jésus pour les pauvres (Lc 4,16ss). Voilà pourquoi nous ne pouvons capituler devant le projet des puissants de ce monde sur la base d'un prétendu "triomphe du capitalisme". Nous voulons professer notre foi dans l'obéissance à l'Évangile, y compris en matière sociale, idéologique et politique.

Le royaume de Dieu est déjà parmi nous. Cependant pas encore là. Tous les efforts que nous avons faits pour construire un monde plus juste et plus fraternel sont déjà présence du Royaume. Notre combat pour la dignité et la justice, l'héroïsme manifesté, le sang versé pour la souveraineté et la libération au Nicaragua comme dans l'ensemble du continent, tout cela est aussi présence du Royaume ici et maintenant. Un Royaume qui s'accomplira dans la gloire de la terre nouvelle, la Jérusalem céleste (Ap 21,2) vers laquelle nous sommes nécessairement en marche (He 11,13-16; 12,22-24), en dépit de possibles échecs de second ordre ou de reculs historiques partiels. Ce n'est pas encore la fin de l'histoire.

Le peuple de Dieu de l'Ancien Testament avait lui aussi connu la fatigue dans le désert. Il avait eu la nostalgie des oignons d'Égypte. Il s'était trainé longuement dans le désert. Il avait adoré le veau d'or. Il s'était méfié de Moïse et avait désespéré de la terre promise. Mais Dieu avait marché avec lui, devant lui, dans la nuée et la colonne de feu, en lui ouvrant la route, en le rassurant dans les moments plus difficiles et en le tournant vers de nombreux horizons. Tout au long de son histoire la puissance brute des empires successifs avait à plusieurs reprises plongé Israël dans le désespoir. Mais dans le cœur du peuple la prophétie de l'espérance est toujours restée vivace. C'est la même que nous devons raviver en nous. Avec Paul, nous sommes nous aussi "préoccupés mais non désespérés, défaits mais non anéantis" (2 Co 4, 8-10).

3- Face à l'action

a) Ce que nous avons à réélaborer

Evidemment, nombre de certitudes qui étaient tenues pour "scientifiques" doivent être révisées. La réalité a contredit de nombreuses hypothèses, de nombreuses interprétations, de nombreuses théories. Pour être honnêtes envers la réalité nous devons accepter dans l'humilité les enseignements de l'expérience.

La foi ne nous donne pas de formules socio-économiques ou socio-politiques. Simplement elle nous éclaire dans leur recherche. Comme chrétiens nous avons à collaborer dans la recherche de voies nouvelles, avec application et créativité. La foi et l'espérance doivent nous donner la force de tenir le coup et d'aider les autres à tenir le coup dans les obscurités et les perplexités qui nous attendent probablement dans les années à venir quant aux éventuelles issues sociales, économiques et techniques ouvrant sur demain... C'est aux petits que le Seigneur a révélé les secrets du Royaume futur (Lc 10,21; 1 Co 1,26-28); c'est pourquoi nous mettons notre espoir dans la sagesse du peuple et non dans les puissants de ce monde.

Nous devons reconnaître nos failles, nos péchés. L'homme nouveau n'existe pas encore pleinement au Nicaragua. L'homme nouveau ne se décide pas sur décret ni par simple changement des structures. En dehors du harcèlement dont notre révolution a fait l'objet, nous avons notre part de responsabilité dans son échec électoral: chez nous aussi il y a eu de la bureaucratie, des manques de générosité et de dévouement, un éloignement par rapport aux gens les plus modestes, une absence de cœur vraiment socialiste, une mise en oeuvre de l'autorité davantage comme pouvoir que comme service, une survivance des mentalités individualistes et non solidaires.

L'essentiel de notre révision doit être la conversion permanente. Reprendre la marche, une fois encore, en direction de l'homme nouveau toujours à faire (Ep 4,17-24; Col 3,5-11).

b) Les raisons de notre espérance et de notre fidélité

Nous sommes à l'heure de la fidélité. A l'heure de vérifier qui était avec les pauvres par "sûreté scientifique" et qui l'était par foi en la validité de leur cause, et dans notre cas également par foi en Jésus.

C'est l'heure de l'approfondissement du lien entre la foi et l'engagement avec les pauvres, entre la foi et la lutte révolutionnaire. De nombreux chrétiens nicaraguayens ont participé à l'insurrection et à la construction de la révolution, mais tous n'ont pas mûri leur engagement dans la perspective de la foi chrétienne (4). Nombre d'entre eux ont simplement pris le train des vainqueurs et se sont laissé porter par l'euphorie du moment ou par l'opportunisme. L'heure est venue de retrouver nos racines, le fondement de la foi chrétienne qui nous a conduits à l'engagement.

De nombreux militants qui faisaient inconsciemment reposer leur engagement révolutionnaire sur la garantie "scientifique" de l'avancée inéluctable de la société socialiste sont aujourd'hui découragés et n'ont plus de base sur laquelle s'appuyer. Dans ce climat d'incertitude, comme chrétiens nous trouvons dans la foi une immensité de raisons d'espérer, les yeux fixés sur Jésus (He 12,2), fermes jusqu'au bout (Ap 2,10), "comme si nous voyions l'invisible" (He 11,27). Nous devons transmettre à nos frères cette contagion de l'espérance.

Comme chrétiens nous choisissons les pauvres non point parce qu'ils seraient les vainqueurs de demain, mais parce que leur cause est juste et parce que c'est la nôtre. Dieu a fait cause commune avec eux. Dieu a lié son sort à celui des pauvres. En Jésus Dieu a été rejeté par l'Empire et par les puissants d'Israël, mais Jésus est resté fidèle à la cause jusqu'à la mort. Une cause juste ne cesse pas de l'être parce qu'elle a été défaite par les puissants.

Le Seigneur ne nous a pas garanti un succès historique, mais un accomplissement eschatologique (Mt 28,20). Il est évident que nous voulons construire son Royaume ici, dans l'histoire, le plus tôt possible, et que nous brûlons d'impatience de sa venue (Ap 22,17-21), comme Jésus (Lc 11,2). Il est évident que nous nous réjouissons quand le Seigneur renverse les puissants de leurs trônes et élève les humbles, comme Marie (Lc 1,46-55). Cependant, pour ce qui est de "l'heure des ténèbres" (Lc 22,53), nous nous interrogeons dans notre abattement: "Père, pourquoi nous as-tu abandonnés?" (Mt 27,46). "Il y a un temps pour tout" (Qo 3,1-8): l'histoire a ses hauts et ses bas. Ses chemins ne sont pas nos chemins (Is 55,8-11). Mais la foi nous donne l'éclairage permettant de déchiffrer la secrète présence de Dieu dans l'histoire, présence qui fait laborieusement mûrir l'histoire dans le sens de l'avenir glorieux du Royaume que nous attendons et dont les prémices nous ont déjà été accordées dans le Christ ressuscité (1 Co 15,20-23; Ap 1,17-18; Col 1,18).

Nous appelons les militants et tous les lutteurs du continent, spécialement ceux de notre patrie, à garder fermement leur foi combattive. Nous leur demandons vivement d'aider leurs compagnons à renouveler leur mystique et à redécouvrir les raisons de leur espoir militant, plus urgent que jamais.

Nous avons le droit de continuer à rêver. Nous avons l'obligation de continuer à rêver. Nous continuerons de rechercher les formules concrètes pour rendre l'utopie viable. "Le socialisme 'réel' (imposé, autoritaire, non démocratique) est mort. Vive le socialisme utopique (populaire, humaniste, démocratique)!" Nous continuerons de nous battre passionnément pour notre utopie: la terre pour les paysans, le travail pour les chômeurs, le pain, la santé, l'éducation pour tous. Car Il est venu pour que nous ayons la vie, la vie en abondance (Jn 10,10).

Peut-être est-ce maintenant, plus que jamais, "l'heure des chrétiens" en Amérique latine. Car de nombreux socialistes et révolutionnaires qui mettaient leurs espoirs

[4] Cf. DIAL D 1289 sur "Identité chrétienne et identité ecclésiale" (NdT).

dans leurs sécurités doctrinales et scientifiques sont aujourd'hui déconcertés. D'autres, qui faisaient reposer leur choix des pauvres sur l'assurance d'une victoire imminente, sont découragés. D'autres enfin, les opportunistes, pointent déjà au néo-libéralisme "trionphant"... Mais nous, les chrétiens, connaissons la fidélité de Jésus au Dieu des pauvres alors même que l'horizon s'était fermé et que l'Empire le crucifiait. Nous connaissons aussi la fidélité de Dieu à Jésus puisque, même quand il semblait l'abandonner, il ne l'a pas abandonné: il lui a, au contraire, donné le nom qui est au-dessus de tout nom (Ph 2,9-11) et l'a constitué Seigneur de l'histoire (Col 1, 15-20). Aussi avons-nous plus d'une raison de nous battre et de maintenir l'espérance. L'Amérique latine et l'ensemble du tiers monde attendent les chrétiens en ce moment crucial. C'est un *kairos* (5) pour les chrétiens latino-américains, pour nous aussi, les Nicaraguayens, qui sommes placés au carrefour géopolitique qu'est notre patrie.

Nous ressentons avec de plus en plus d'urgence l'antique obligation de prêcher les valeurs radicales de l'Évangile au sein de notre société mondiale qui se voit imposer un système foncièrement égoïste et matérialiste. "Ne vous modélez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait" (Rm 12,2).

Nous appelons tous les chrétiens, tous ceux qui pensent comme nous comme ceux qui ne partagent pas notre façon de voir, à revenir à ce qui est le cœur de l'Évangile: la Bonne Nouvelle pour les pauvres. Dieu et l'Évangile n'ont pas changé. Ils sont fidèles. Le royaume de Dieu est proche. Convertissons-nous et croyons à l'Évangile (Mc 1,15).

Soeurs et frères, telles sont les raisons de notre espérance (1 P 3,15) que nous voulions nous partager. Soyez fidèles comme lui l'a été, le Témoin fidèle (Ap 2,10-13).

A Managua, le 16 novembre 1990,
pour le premier anniversaire de
l'assassinat des six jésuites et des
deux employées de l'Université centro-américaine
de San Salvador

Signé par 148 prêtres, religieux et religieuses
appartenant aux huit diocèses du Nicaragua
et à trente-sept congrégations et instituts religieux,
ainsi que par 233 délégués de la Parole
et animateurs de communautés chrétiennes
de l'ensemble du pays.

[5] Mot biblique synonyme de "temps favorable". cf. "Kairos centro-américain", DIAL A 72 (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 350 F - Etranger 410 F - Avion 480 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441